

Critique de Britannicus, plans rapprochés par Paris.fr



Cette version ramassée de la célèbre tragédie de Racine relate l'accession au pouvoir de Néron et le chemin vers la cruauté, l'abandon à la perversité de ce jeune empereur que le metteur en scène Laurent Bazin perçoit comme un « voyeur sublime. Un être pour qui voir c'est avoir. ».

De ce grand classique, Laurent Bazin tire une lecture profondément contemporaine où l'image, rémanente ou fulgurante, à l'omniprésence indiscreète, est au cœur de rapports et de jeux de pouvoir intemporels.

Pour ce Néron, tyran en devenir ballotté par les jeux d'un pouvoir qui le dépasse et gangrène sa raison, la source et l'intérêt du pouvoir réside donc dans l'image, sa possession, sa manipulation. Entre ses mains, caméra et appareil photo, symboles de notre modernité infestée d'images, sont les instruments de la tyrannie.

L'utilisation de cette technologie moderne, vecteur de la contemporanéité du texte de Racine, innerve la mise en scène et, combinée à un jeu habile avec la règle de l'unité de lieu, crée une intéressante mise en abîme théâtrale qui aspire le spectateur dans le tourbillon de la folie naissante de Néron.

L'antichambre où l'action se déroule ouvre aussi sur un autre espace, protégé par une porte au rouge inquiétant : la chambre du despote. Cette porte, seuil du théâtre des pensées de Néron où se mêlent attrait du pouvoir, responsabilité qui y incombe et volonté d'émancipation face à une figure maternelle qui s'enivre de son désir d'omnipotence, est aussi l'espace scénique où Laurent Bazin projette les scènes où l'Empereur ouvre la boîte de Pandore de son cœur et s'abandonne un peu plus à ses vices.

Un bémol toutefois : dans cette réflexion sur le pouvoir de l'image, l'utilisation de certains symboles (la couronne rappelant furieusement un bonnet d'âne ou encore les masques de cochon, allégorie d'une humanité pervertie) crée une emphase inutile.

Mais qu'à cela ne tienne, les comédiens, habités, s'emparent des alexandrins du texte et donnent corps à l'éclatante immanence des thèmes abordés par Racine : pouvoir corrupteur, émancipation filiale, jalousie...

C'est donc un spectacle profond aux résonances d'une étonnante modernité que nous donne à voir Laurent Bazin dans le cadre de sa résidence à la Loge, qui tient sa promesse : être une salle avec une programmation de qualité dédiée à la jeune création à Paris.